

franchi un pas immense; aujourd'hui, un homme de lettres peut s'occuper de sa pensée et de ses bouquins sans trop passer pour illuminé; on dirait que le pays s'est réveillé sous le regard sombre et sévère de Garneau, mort de travail et de privations. Aujourd'hui, le talent, la sève, l'étude, ces trois brillants fleurons de jeunesse, commencent à être comptés pour quelque chose, et c'était là un heureux signe des temps.

M. Dansereau répondit fort heureusement à la santé de la Presse; elle est aujourd'hui entre les mains de la jeunesse Canadienne, et l'une de ses principales forces. Elle saura s'en servir au besoin. Geste sobre, parole accentuée, idée claire, phrase chatiée, M. Dansereau parle bien et se fera une réputation.

M. de Beaujeu, Eisenhart, Gendron, Fabre, La Vallée, Buies, Beausoleil, Barnum, etc., prirent successivement la parole, et à 2 heures les convives se dispersaient heureux de s'être rencontrés et se promettant pour l'avenir, union et dévouement mutuels.

Ce dîner a fait du bruit. La presse québécoise en parle et Fabre termine un excellent article à ce sujet en disant:

"Autrefois, on arrivait aux affaires de bonne heure, et à peu près tous ceux qui ont joué un rôle marquant dans la politique y sont entrés jeunes. On ne songeait pas alors à donner à ce mot *jeune* un sens injurieux, ni à y trouver un motif d'ostracisme. Ce préjugé qui a régné quinze ans s'en va, et l'homme public qui saura hardiment l'écartier, en proclamant la fin, s'entourer d'un état-major de jeunes hommes politiques, de talents nouveaux, est assuré de l'avenir et d'un long règne."

LA TEMPÊTE DE GRÊLE.

Voir No. 47, page 568.

Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?
Est-ce la faucille tranchante
Ou bien le vent de la tourmente
Qui vient d'abattre la moisson ?
Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?

I

—La plaine au mois d'août jaunissante
Balançait ses épis dorés
Au souffle de la brise errante
Qui volc à la fleur odorante
Son suc pour parfumer les prés.

Au ciel aucun sombre nuage
Pour cacher le soleil levant;
Et le chantage ailé du bocage
Commençait son joyeux ramage
Perché sur quelqu'arbre géant.

Un jour pur et brillant se lève
Et teint de pourpre les vallons.
Et la brise à peine soulève
En glissant le long de la grève
Les roseaux flexibles et longs.

Tout promettait belle journée
Pour les moissonneurs du hameau,
Et de blonds épis couronnés
La faneuse à peine peignée
Courrait et se mirait dans l'eau.

Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?
Est-ce la faucille luisante
Ou bien le vent de la tourmente
Qui vient d'abattre la moisson ?
Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?

II

Mais le père soudain arrive
Et montre du doigt l'horizon...
La faneuse frêle et cautive
Revient en courant de la rive
Et laisse mourir sa chanson.

On laisse là la faux tranchante;
A l'étable on rentre les bœufs,
Car la tempête menaçante
Soulève déjà l'eau dormante
Où Mina plongeait ses yeux bleus.

Tout le monde entre à la chaumière
La peine et le regret au cœur.
Mina murmure une prière,
Et la famille tout entière
Se presse autour du moissonneur.

Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?
Est-ce la faucille luisante
Ou bien le vent de la tourmente
Qui vient de coucher la moisson ?
Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?

III

Déjà la tempête au loin gronde
Puis envahit le firmament.
Le ruisseau rejette son onde,
Et la feuille danse une ronde
Au souffle impétueux du vent.

La grêle, ce fléau terrible,

Effroi de tous les moissonneurs,
Vient soudain, condensée, horrible,
Broyer la tige si flexible
Des épis dorés et des fleurs.

Plus de moisson dans la vallée!
Plus de chants joyeux au hameau!
L'aisance hélas! s'en est allée!
La bergère toute mouillée
Cherche en vain son joyeux troupeau.

Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?
Est-ce la faucille luisante
Ou bien le vent de la tourmente
Qui vient de coucher la moisson ?
Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?

VI

Mais pendant que l'oiseau secoue
Son aile, au retour du soleil,
Une larme brûle la joue
Du moissonneur qui dans la boue
En vain cherche son blé vermeil.

Regardez là-bas : ce bon père
Tient sur ses genoux son enfant.
Voyez comme pleure la mère
Qui croit dans sa douleur amère
Voir son jeune fils expirant.

Et près de là sous un grand chêne
Tous ces paysans éperdus
Qui viennent transis de la plaine
Comptant leurs sueurs et leur peine,
Travaux en une heure perdus!

Toute la nombreuse famille
S'est mise à l'ombre de la croix!
Une mère, montre à sa fille,
Brune enfant espiègle et gentille,
L'énorme crucifix de bois.

Puis l'élevant, robuste mère,
Au bout de deux grands bras nerveux,
L'enfant murmure une prière
Et baise en tremblant le vieux lierre
Qui cherche à monter vers les cieux.

Pauvre mère! dans son ivresse
D'avoir encor sa blonde enfant
Elle sourit à sa caresse,
Oubliant que Dieu ne lui laisse
Que trésor cher mais pesant.

Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?
Est-ce la faucille luisante
Ou bien le vent de la tourmente
Qui vient d'abattre la moisson ?
Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?

V

Les gars ont parcouru la plaine
Ne recueillant que des débris;
Et les oiseaux, troupe sereine
Que nourrit la main souveraine,
Volent ce qui reste d'épis.

Ils viennent porter la nouvelle
Qu'il ne reste plus rien aux champs;
Que tout sous les coups de la grêle
Est tombé, tige forte ou trèfle
Tendres fleurs, ou rameaux pesants.

Alors, pendant cette panique
Un homme qui s'était tenu
Droit comme une statue antique
Au milieu du groupe rustique
Qui regardait cet inconnu,

Cet homme fort montrant d'un geste
Les épis dérobés aux vents:
"Voilà, dit-il, ce qu'il vous reste
De la moisson, manne céleste
Que Dieu vous jette tous les ans.

"Voilà ce qu'il reste, une gerbe
De cent épis déjà fanés;
Regardez les oiseaux dans l'herbe;
Demain dans la plaine superbe
Pas vingt épis qu'ils n'aient glanés.

"C'en est fait; dans cette vallée
Vous ne comptez plus de moissons;
Votre espérance est envolée,
Et cependant, femme éplorée,
Vous retrouverez vos chansons.

"L'hiver, je le sais, est bien rude
Quand au froid s'ajoute la faim.
Sombre paraît la solitude
A songer plein d'inquiétude
Ce qu'apporte le lendemain.

"Mais l'ange de Dieu qui console
Et protège le malheureux,
Sait bien trouver une parole
Et faire glisser une obole
Des mains d'un homme généreux.

"Puis l'an prochain cette vallée
De blé remplira le grenier;
Et la faneuse consolée
Avec l'aurore réveillée
De fleurs comblera son panier."

Alors cette famille austère
Levant les mains vers le Seigneur,
Fait monter à Dieu la prière,
Baume qui console sur terre
Le grand comme le moissonneur.

Et dans cette douleur profonde
Jouait un enfant de trois ans!
Bien heureux la tête blonde
Qui s'amuse ainsi près de l'onde
A côté de chagrins cuisants!

Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?
Est-ce la faucille luisante
Ou bien le vent de la tourmente
Qui vient d'abattre la moisson ?
Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, 25 novembre 1871.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

On annonce comme positive la nouvelle de la démission de M. Jules Favre, comme membre de l'Assemblée nationale; sa retraite devrait dater depuis plusieurs mois. Les résultats auxquels aboutit, en province surtout, le gouvernement, dont il était en réalité le chef civil, commandaient aux auteurs du 4 septembre un effacement absolu. Le procès que l'ancien ministre des affaires étrangères eut à soutenir, il y a quelques semaines, et qui l'obligea à révéler la triste situation où il se trouve au point de vue de la famille, a mis un terme à la vie politique de M. J. Favre. Nous regretterions de le voir à la tribune. La confession qu'il a faite publiquement lui enlèverait à l'avance toute influence sur ses collègues. Il le sent, et le bruit de sa démission est certainement fondé.

La question du Luxembourg reparait à l'horizon politique au moment même où l'Allemagne, par l'organe d'un journal, tient à l'égard de la France un langage insultant. M. de Bismarck croit le moment arrivé pour demander l'annexion définitive du Luxembourg à l'Empire. On se rappelle que cette question fut sur le point d'allumer la guerre en 1869.

Le nouvel ambassadeur de Prusse à Paris a donc été invité par son gouvernement à aborder la question avec M. Thiers et le gouvernement de Versailles. Pour prix de la complaisance française, l'Allemagne laisse entrevoir une évacuation de six départements de l'est encore occupés. On ignore quelle compensation offrira à l'Angleterre le cabinet de Berlin pour déchirer le traité de Londres. Quoi qu'il en soit, M. Thiers s'est montré, dit-on, vivement affecté des prétentions prussiennes, et il a ressenti la nouvelle injure faite à notre diplomatie. On va plus loin; on disait son irritation telle, que le président de la république aurait parlé d'un *casus belli*. Tout le monde sourira évidemment devant l'expression d'une pareille prétention, alors que nos armées commencent à peine à se former. Il n'en est pas moins vrai que M. Thiers, à défaut de la force matérielle, emploiera les meilleurs arguments que lui suggérera son patriotisme pour protester contre une usurpation de la force.

On disait que M. Thiers devait mentionner dans son message à l'ouverture de la session de l'Assemblée nationale un projet politique, ayant pour but l'établissement définitif d'une constitution en France. Il n'y a rien de tel dans son message.

Les dernières paroles de Rossel dites à un ami républicain sont celles-ci:

"Si vous n'écrasez bientôt l'armée, elle vous écrasera. Elle a de tout temps été prétorienne, et elle a toujours formé un parti distinct, tandis qu'elle devrait être nationale. Le danger est imminent. Républicains qui avez abandonné l'insurrection—vous n'aimez pas les hommes du 18 mars. Je ne les aimais pas non plus, mais c'était une nécessité de me joindre à eux pour les réprimer."

L'exécution de Rossel a produit un mauvais effet sur les masses; on a même craint un soulèvement à Paris.

Une dépêche du 30 disait:

Le gouvernement de Thiers est dans le malaise et il exerce la plus grande vigilance. Il y a dans Paris un grand déploiement de force et sur tous les points il y a des patrouilles la nuit, tandis que la police est stationnée à chaque encoignure des rues. L'esprit public est très-incertain et l'impression générale est que l'état actuel des affaires ne peut durer.

Cremieux, un des quatre chefs communaux condamnés à mort par la Cour Martiale de Marseille, a été exécuté le 30. Il fut conduit de bonne heure ce matin en dehors des murs et fusillé. Il est mort bravement, refusant de se laisser bander les yeux et en criant "vive la république."

MORT DE ROSSEL.

Rossel, Ferré et Bourgeois, trois des principaux communaux ont subi la peine de mort. Les efforts les plus puissants ont été faits pour sauver Rossel, dont le génie aurait pu tant faire pour la gloire de la France. Son procès a démontré qu'il avait déserté son poste dans l'armée, dans l'espoir que les communaux délivreraient la France des Prussiens; il ne voulait pas se soumettre aux rigueurs qui frappaient sa patrie. Tout a été inutile, le code militaire n'a pas voulu plier. Voici les détails de l'exécution.

Les prisonniers Rossel, Ferré et Bourgeois ont été conduits de leurs cellules au camp de Satory. De là, une forte escorte les a menés sur le lieu de l'exécution, en dehors du camp. Les troupes ont formé un carré, à l'une des extrémités duquel les prisonniers ont été placés. Tous trois ont montré le plus grand